

La difficulté d'être autre,
à travers la curieuse aventure d'Éric de Rosny

À propos de : Éric de ROSNY — *La nuit, les yeux ouverts* (récit). Paris, Le Seuil, 1996, 286 p.,
ill. (1 cah. h.t. 16 p. de photos N. & Bl.), 1 carte, 1 plan. ISBN: 2.02.028540.1 (120 FF)

Manga BEKOMBO

En 1974, Éric de Rosny signe un petit livre dans lequel il annonce sa découverte de cet univers caché de la réalité que les Dwálá nomment *ndimsi* (Rosny 1974). Dès lors, se dessine le projet qu'il développera au travers des ouvrages postérieurs que nous allons considérer ici. Un projet ambitieux et difficile à conduire, qui consiste à pénétrer ce monde des ténèbres, à l'explorer, à en comprendre l'organisation et le fonctionnement et, finalement, à s'y inscrire en tant qu'acteur. Pour mieux comprendre l'importance et le sens d'un tel cheminement, il nous paraît tout d'abord utile de présenter l'homme et l'esprit séduits par telle aventure.

Éric de Rosny est un Français de France, noble de père et de mère, chrétien de naissance, prêtre par vocation, jésuite de formation, missionnaire par « prédestination » et éducateur de métier. Il appartient à cette catégorie d'hommes, comme guidés par le destin, qui parviennent inéluctablement à atteindre la destination qu'ils se sont fixée : « Le jour de ma confirmation, je me sentis envahi d'un sentiment de plénitude indicible que je devais impérativement communiquer jusqu'au bout du monde » — confie-t-il (Rosny 1981 : 33). En tout point convaincu, il pense inaugurer une nouvelle manière d'être et d'agir du missionnaire œuvrant en cette terre africaine d'aujourd'hui caractérisée par une « forte densité chrétienne ». L'idée n'est nullement saugrenue ; non seulement parce que cette démarche marque la participation d'Éric de Rosny à un débat général qui avait cours au sein d'une église engagée dans l'assistance au Tiers-Monde, mais encore parce qu'à partir du moment où la Congrégation récuse avec fermeté le statut de « coopérants » qu'on avait tendance à attribuer aux missionnaires, et dès lors que, selon la déclaration du Pape Paul VI, le missionariat revient aujourd'hui aux Africains eux-mêmes, les prêtres en exercice d'évangélisation se voient amenés à se découvrir de nouvelles vocations, c'est-à-dire, à justifier autrement leur présence et leur activité en Afrique. De vocation, Éric de Rosny en a découvert une, qui consiste à se consacrer à l'exploration des mentalités et à l'analyse des comportements de ces peuples si différents et, néanmoins, devenus si proches en raison de leur adhésion massive au christianisme.

Le projet ainsi défini assigne à tout prêtre étranger servant en Afrique le devoir de « consentir un investissement culturel considérable [...], d'étudier les coutumes [...], de connaître les croyances ancestrales [...], et de partager dans la vérité la vie quotidienne des populations ». Rien, ici, qui puisse être entendu comme un acte de révolte à l'encontre de l'éducation reçue et des engagements pris : simplement, retient-on, l'expression du devoir et de la volonté de comprendre par la participation; la nécessité, pour l'enseignant, de mieux connaître la culture propre de la société dont il a charge d'éduquer les enfants.

D'ailleurs, pour que l'on ne s'y méprenne, cette justification est constamment réitérée,

de même que l'annonce de l'autorisation reçue des supérieurs hiérarchiques de la Congrégation. Ces précautions prises, les Chrétiens de tout lieu se trouvent rassurés, y compris les Camerounais, serviteurs de l'église ou simples adeptes qui auraient pu, à juste titre, trouver fort curieuse la démarche du prêtre : n'y a-t-il pas légitimité qu'un prêtre missionnaire cherche, en retour du don de son savoir, à accéder au secret de la pensée locale au demeurant déjà affectée par un enseignement inspiré d'une religion d'importation ? Un bref regard sur l'histoire récente montre que, d'une certaine manière, Éric de Rosny ne fait que poursuivre ce qui était déjà une pratique courante parmi les missionnaires chargés d'évangéliser les populations de la côte du Cameroun : « D'importantes données, recueillies depuis la fin du siècle dernier alimentent la littérature ethnographique allemande consacrée au Cameroun et aux Dwála en particulier¹. L'originalité du Jésuite réside cependant en ceci qu'il aura fait un pas de plus, franchissant la ligne fatidique au-delà de laquelle il n'est plus seulement un observateur attentif de l'autre, mais encore, celui qui se met en question, au point de risquer de perdre une partie de soi dans le but de devenir aussi partiellement cet autre ; davantage encore, il se trouve désormais en position de devoir sacrifier quelques-unes de ses valeurs essentielles en devenant, au cours de ce nouvel engagement, sujet des rituels qui lui donnent accès au savoir « ndimsique ».

Dans un premier temps, Éric de Rosny noue amitié avec un guérisseur auprès de qui il entreprend une laborieuse initiation à la voyance (Rosny 1981). Il développe ensuite son activité dans les deux principaux domaines constitutifs du *ndimsí*, à savoir : la recherche du maintien ou de l'accroissement des « forces de vie » et le traitement des troubles de l'esprit et du corps. De l'expérience acquise, il tire deux autres livres : l'un, axé sur les techniques de guérison (Rosny 1992), qui reprend et développe les données d'un article traitant « de la nécessité de croire pour guérir » (Rosny 1973), tandis que l'autre présente le récit de sa consécration en tant que devin, guérisseur et initiateur de jeunes à la voyance. L'on peut penser que ce dernier ouvrage n'est, à son tour, que la marque d'une étape — étape d'une vie, d'un cheminement dont l'objectif final échappe encore probablement à l'auteur, lui-même : « Il m'a fallu treize années de présence au Cameroun — passées dans le monde du jour — pour rencontrer le personnage [le guérisseur], sans me douter à ce moment-là jusqu'où cette découverte me mènerait », observe-t-il. Croyait-il si bien dire ?

En effet, sous le terme *ndimsí*, les Dwála désignent cet autre dimension de la réalité restée hors de portée immédiate des sens et du savoir commun. Il est l'espace occupé par l'étrange, l'anormal, tout ce qui est interprétable en termes de désordre, de trouble, de maladie et de mort ; mais aussi, de tous ceux qui ont la capacité de manipuler ces phénomènes, soit dans le but de les provoquer ou de les renforcer, soit dans l'intention de les enrayer totalement ou, simplement, d'en diminuer les effets. Le *ndimsí* est à la fois le mystère, donné comme tel, et les personnes initiées pour le percer et se servir des forces qui y circulent. De manière globale, ces personnes sont appelées « gens du remède » (*mot'a bwanga*) ou *nganga* (détenteur du pouvoir d'agir dans le domaine de l'imperceptible).

En d'autres termes et sur différents plans, le *ndimsí* est la ligne de partage en même temps que la totalité de ce qui est donné et induit comme le réel et le potentiel qu'il recèle ; de ce qui est intelligible parce que fondé sur la raison et de ce qui relève de l'irrationnel. Avec ce concept, les Dwála tentent de caractériser l'homme en tant qu'il est tout à la fois porteur d'un pouvoir inexorablement soumis aux tours du destin et du désir jamais assouvi de le préserver de toute altération. Dans ces conditions, le *ndimsí* n'est ni lieu, ni opération de différenciation entre les bons et les mauvais *nganga* : il propose les mêmes voies et moyens à tous ceux qui y accèdent, ayant franchi les portes de la voyance. Dans ce contexte

¹ Voir, notamment, Flad 1890, Autenrieth 1895, Dinkelacker 1904, Gippert 1910-11, Keller 1925, Ittmann 1939.

prévalent, de manière absolue, l'irréductible interdépendance et l'alternance infernale des forces du bien et des forces du mal: tour à tour, le même *nganga* est sorcier et contre-sorcier, celui qui affecte l'intelligence ou s'empare de l'âme d'autrui (*ékóng*) et celui qui, au contraire, en appelle aux éléments de la nature ou aux esprits des ancêtres pour libérer de la possession. Les *nganga* se regroupent en confréries spécialisées (*isangollosango*) ; davantage que les individus eux-mêmes, inscrits dans la clandestinité, le terme *dwala* évoque les forces occultes mises en œuvre et le caractère secret de l'activité des membres de la confrérie.

Voilà, sommairement dépeint, le monde dans lequel le prêtre se trouve engagé. Un monde à structure binaire, clos et forcément contraignant. Les lecteurs ne tardent pas à s'apercevoir que les buts de l'entreprise invoqués au départ auront perdu beaucoup de leur poids: non seulement parce que la connaissance de la culture locale ne passe pas nécessairement par l'implication de l'observateur au monde du *ndimsí*, mais encore parce que celui-ci ne se donne aucunement comme la voie d'accès privilégiée à cette connaissance.

L'évolution repérable depuis l'initiation à la voyance (*Les yeux de ma chèvre*) à la maîtrise du *ndimsí* (*La nuit, les yeux ouverts*) exprime un passage réalisé dans la conversion inavouée du prêtre désormais partagé entre ce désir d'évasion et le souci constant de se prémunir contre les dangers que recèle son aventure, entre l'attrait irrésistible du pouvoir que confère l'appartenance au monde du *ndimsí* et la nécessaire sollicitude des autorités ecclésiastiques constamment demandée comme pour se laver par avance d'un péché.

Ainsi placé au cœur même de l'ambiguïté, astreint au secret ou confronté à l'indicible, l'auteur se contente de raconter sans donner à comprendre. Les fresques autobiographiques parsemées au fil des pages ne se détachent cependant pas sur son passé, mais résonnent en contrepoint dans ce contexte actuel marqué par le conflit entre la conscience de son identité et l'appel ardent de l'altérité: comment assumer en même temps la fonction d'enseignant (dans le cadre d'une école de conception occidentale) et le statut de *nganga* ? Comment concilier les lumières de la raison les élans ténébreux de la passion? Comment porter la double conscience du chrétien-prêtre et de l'artisan du *ndimsí* ?

Mis à l'abri des contraintes de la démarche ethnologique, il ne cherche guère à fournir des données portant sur son organisation et sur les institutions assurant sa gestion. De même, les éléments du système de pensée local qui fondent la notion de *ndimsí* n'apparaissent nulle part dans cette œuvre et, malgré ses quarante années de présence quasi continue parmi les *Dwálá*, la maîtrise de leur langue lui échappe encore — ce qui explique l'absence de toute tentative d'élucidation des concepts associés au phénomène du *ndimsí*. Cette observation paraît d'autant plus importante que la caractéristique du dire du *nganga* est donnée par la langue spéciale qu'il emprunte selon l'objet de référence : sélectivement, il parle la « langue des Jingu » (génie localisé en milieu aquatique), celle des « esprits des morts » (*bwambo bwd bedímo*), celle de la divination (*bwambo bwd ngdmbí*) ou celle de l'oracle (*bwambo bwd ngdI6*).

L'ambiguïté dont il est question ici se manifeste nettement dans les deux principaux actes qui marquent l'initiation au *ndimsí* par acquisition de la voyance (*Les yeux de ma chèvre*), d'une part et, de l'autre, par la consécration à la fonction d'initiateur (*La nuit, les yeux ouverts*). L'adhésion à une confrérie *ndimsique* (qui se traduit par le désir d'acquisition de pouvoirs magiques) s'accompagne de l'acceptation par le postulant de sacrifier un de ses proches, de préférence, un parent. Dans le cas d'Éric de Rosny identifié comme un étranger en pays *dwala*, cette condition ne pouvait être exigée. En lui demandant de donner plutôt en sacrifice une chèvre dont on crève les yeux avant de la tuer, *Dîn*, son maître initiateur ne songe nullement transformer l'objet de la dette: il ne fait que se préserver, lui-même, des effets néfastes de la transgression de l'interdit consistant à transmettre son savoir à une personne étrangère qui, de par ce fait même, ne doit et ne peut y prétendre. Ce rite a lieu,

plus généralement, à l'occasion d'un mariage incestueux. La chèvre est le premier mammifère ayant résisté, autrefois, aux rigueurs du climat équatorial ; elle est devenue l'animal sacré dont le sang, consommé collectivement, scelle l'engagement des parties concernées par un pacte, une convention ou un contrat ; en particulier, son sacrifice garantit l'alliance entre les groupes familiaux donneurs et preneurs de femmes et la formule courante « crever les yeux de la chèvre » dit la nécessité de « fermer les yeux » sur la relation de parenté unissant à l'origine les futurs conjoints. L'initiation du prêtre au *ndimsí*, c'est-à-dire, l'instauration d'une relation de fraternité symbolique entre son initiateur et lui-même, avait créé une situation comparable en termes inversés, au mariage d'une « sœur » et d'un « frère », d'où le recours aussi saugrenu qu'ingénieux au sacrifice de la chèvre.

Dîn, l'initiateur, meurt peu après et, tout naturellement son entourage ne manque pas d'établir un rapport de cause à effet entre cette disparition et le délit de transgression commis. Aussi naturellement, Éric de Rosny, bénéficiaire d'un savoir acquis par entorse à la règle, est tenu pour responsable de la mort de son maître, ce qui le rend, cette fois directement, porteur d'une dette. Or, du point de vue chrétien, aussi bien pour le prêtre que pour l'entourage familial du défunt, cette dette est insolvable: nul ne peut exiger du prêtre le sacrifice de l'un des siens; aussi afin de donner solution au problème posé ils se tournent vers cette religion chrétienne qui leur est commune aujourd'hui. Ils se rendent alors, en cortège, dans le village où l'ami devenu frère est enterré et, revêtu de sa soutane, le prêtre se libère de sa charge morale en prononçant des paroles inscrites dans son rôle.

Dès lors, la situation redevient normale. Éric de Rosny peut désormais jouir de l'héritage qui lui a été laissé par Dîn : à son tour, il soulage les personnes en détresse morale ou souffrant dans leur corps; à son tour, il initie les jeunes Dwala et, en raison du statut auquel est parvenu, il appartient désormais à la classe des Anciens respectables et respectés.

Manga BEKOMBO

CNRS/Université Paris X-Nanterre
Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative

RÉFÉRENCES

- AUTENRIETH (1895) « Über die Religion der Kameruner » *Der Evangelische Heidenbote* : 78-79.
DINKELACKER Ernest (1904) « Die losango oder Geheimbünde der Duala » *Evangelisches Missionsmagazin* : 67-71.
FLAD (1890) « Religiöse Vorstellungen der Duala » *Evangelisches Missions Magazin* : 177-180.
GIPPERT P. (1910-1911) « Neujahrsfeier der heidnischen Dualas » *Der Stern von Afrika* : 110-111.
ITTMANN J. (1939) « Die Tierwelt des Kameruner Waldlandes im magischen Gebrauche » *Evangelisches Missionsmagazin* : 151-159.
KELLER J. (1925) « Die Gottesvorstellung einer Bantuvolkker, Nyambe und Lobabei den Duala in Kamerun » *Neue Allgemeine Missionszeitschrift* : 123-129
ROSNY Eric de (1973) « Le jengu de Claire » in M. HEBGA *Croyance et guérison*. Yaoundé, Clé: 9-39.
(1974) *Ndimsí*. Ceux qui soignent dans la nuit. Yaoundé, Clé.
(1981) *Les yeux de ma chèvre*. Sur les pas des maîtres de la nuit en pays douala. Paris, Plon. (Terre Humaine).
(1992) *L'Afrique des guérisons*. Paris, Karthala (Les Afriques).